La vie est un (men)songe

SCÈNES « Calderón » de Pier Paolo Pasolini au Rideau de Bruxelles

- « Calderón » comblera les gourmands de théâtre.
- Un Pasolini magnifié par une équipe très joueuse.

L'Espagne franquiste, un jour de 1967. Rosaura se réveille successivement dans trois rôles différents : riche héritière, prostituée, puis mère de famille. © ALESSIA CONTU.

CRITIQUE

Certains iront peut-être découvrir *Calderón* en espérant y croiser Paul Magnette, admirateur passionné (et méconnu) du poète politique que fut Pasolini. D'autres iront parce qu'ils sont eux-mêmes fascinés par cet insoumis italien, homme de lettres et de cinéma au destin tragique. D'autres enfin iront simplement par gourmandise de théâtre. A ces derniers, on peut promettre qu'ils ne seront pas frustrés. Car le texte de Pasolini a beau se perdre en exposés phraseurs, en boucles narratives complexes, en manifestes politiques datés, la mise en scène de Lazare Gousseau s'en empare avec une grâce telle qu'on est happé d'un bout à l'autre de ces deux heures trente de songe schizophrène. Inspiré de *La vie est un songe* de Calderón, la pièce s'articule autour de Rosaura, qui flotte dans ses rêves, entre différentes époques.

Un jeu baroque avec pointes d'humour

Elle se réveillera d'abord en fille d'une riche famille d'aristocrates, avant d'émerger en prostituée dans les bas quartiers de Barcelone ou en petite-bourgeoise étouffée par une vie étriquée. Mais elle sera aussi fille de roi dans le tableau de Vélasquez, *Les Ménines*, restitué avec un sens visuel du tonnerre. Avec simplement quelques accessoires choisis et des postures bien senties, on reconnaît chaque détail du tableau : l'infante, sa cour, le chien, le peintre et ce miroir qui renvoie bien des questions symboliques dans la pièce.

Avec ce genre de partis esthétiques tranchés, en plus d'une direction d'acteurs franche et joueuse et d'une traduction allégée, Lazare Gousseau maintient une ligne claire dans les dédales d'une pièce dont la géométrie ardue pourrait, sinon, donner le tournis. Dans une œuvre qui oscille sans cesse entre le rêve et la folie, la mise en scène garde le spectateur fermement sur terre grâce à une foule de détails comiques dans les costumes, les accessoires (ah, cette radio qui susurre entre les scènes !) ou les options de jeux, certains personnages féminins étant joués par des hommes. Les prompts changements de décor accélèrent le rythme mais c'est surtout la partition des comédiens qui emporte le morceau. Dans la peau d'une Rosaura en métamorphose constante, Marie Luçon force l'admiration, tantôt absente à elle-même en petite-bourgeoise rongée d'ennui, tantôt consumée d'amour en putain débraillée qui découvre que celui qu'elle aime n'est autre que son fils. Démente, lunaire, désespérée : elle est une merveilleuse énigme. On pourrait facilement se noyer dans le déluge de mots, de messages politiques liés à l'Espagne franquiste ou Mai 68, d'envolées rhétoriques et de clins d'œil psychanalytiques, si les comédiens, tous excellents, ne nous rattrapaient par le col avec un jeu baroque, des personnages charnels, des pointes d'humour. Métaphore de notre monde, cette Rosaura sans mémoire navigue entre liberté et aliénation, rêve et la réalité, fascisme et révolutions. Pasolini forever ! ■

CATHERINE MAKEREEL

Jusqu'au 5/11 au Rideau de Bruxelles.

22624720

Bob Dylan ira chercher son Nobel

LITTÉRATURE Le chanteur s'est enfin exprimé

Bob Dylan est un faux cynique. Son silence depuis qu'il a reçu le prix Nobel de littérature était fait de pudeur. Il en est sorti lors d'un entretien au quotidien britannique *The Daily Telegraph* : *« C'est difficile à croire*, a-t-il déclaré. *Qui rêverait d'une chose pareille ? »* Sera-t-il présent pour recevoir son prix ? *« Absolument. Pour autant que ce soit possible. »*

Jamais très causant, si ce n'est dans ses chansons, Dylan ne s'est pas prononcé sur la polémique qui a eu lieu dans les milieux littéraires suite à l'annonce de la remise du prix à un chanteur. Ni à celle sur son silence pesant, lorsqu'un éminent membre de l'Académie suédoise, l'écrivain Pär Per Wästberg, avait lancé que *« c'était impoli et arrogant »*. Mais Dylan n'est ni l'un ni l'autre. Il est plus que probablement touché et ému d'avoir reçu un prix d'une telle importance, comme l'a dit Marianne Faithfull dans nos colonnes ce week-end : *« Leonard Cohen aurait pu avoir le Nobel oui, mais ça a été Bob. Je ne crois pas que Leonard s'en soucie vraiment. Bobbie, je sais que ça lui fait plaisir. »*

Son silence était pudique, pas arrogant. © REPORTERS / QUEEN.

La cérémonie de remise des prix Nobel par le roi de Suède aura lieu le 10 décembre à Stockholm lors d'un somptueux banquet. La secrétaire perpétuelle de l'académie, Sara Danius, a déjà fait savoir que *« tout serait fait »* pour rendre le séjour agréable, sinon supportable, au poète-musicien. Seule obligation, selon les statuts de la Fondation Nobel : *« Il doit produire d'une façon ou d'une autre une adresse Nobel, ce peut être un court discours, une performance, une vidéo ou une chanson. »* Bob Dylan va-t-il recevoir son prix Nobel de littérature en chantant à la manière des bardes d'antan ? ■

DIDIER ZACHARIE (avec afp)